

COMPAGNIE DU BERGER

REVUE DE PRESSE / 2018

L'ÉTABLI

d'après Robert Linhart – mise en scène Olivier Mellor

CONTACT PRESSE :
Francesca Magni
06 12 57 18 64 / francesca.magni@orange.fr

FRANCESCA
Sources, Repas et Collections
MAGNI

théâtre musical (et engagé) – durée : 1h30

«L'Etabli» ou la lobotomisation des consciences à la chaîne



Au cœur de l'usine Citröen, Porte de Choisy, la vraie vie des OS (ouvriers spécialisés), Français ou immigrés, à la fin des années 1960, vécue et racontée par le sociologue et philosophe Robert Linhart. © F. G.

THEATRE

La Compagnie du Berger présente jusqu'à ce soir, «L'Etabli», de Robert Linhart, au centre culturel Jacques Tati.

Lumière bleue, celle des nuits froides. Sur la scène, on devine un mur d'acier gigantesque, symbole de l'antre de la grande chaîne de l'usine Citröen, Porte de Choisy, près de Paris. Des images d'archives défilent sur le mur d'acier, celles des gueules des ouvriers spécialisés (OS). Une voix lointaine raconte. «Lever, 2h du matin. Départ du bus à 3h du matin. 3h30, arrivée à l'usine...» Fin juillet 1968. Robert Linhart, docteur en sociologie décide, comme d'autres militants intellectuels, de «s'établir» dans l'usine, en se faisant embaucher à la chaîne pour vivre la

vie des OS et les aider à s'organiser. C'est sa première journée au milieu de la poussière et des odeurs de métal et de caoutchouc. Terrifiant. Il y passera quatre mois, avant de se faire licencier. Les «grosses machines» n'aiment pas les fortes têtes. Il est éliminé.

Au cœur des ténèbres

Cette histoire, Robert Linhart l'a vraiment vécue. Il en a tiré un roman sociologique de très belle facture, «L'Etabli», publié en 1978 par les Editions de Minuit. Si l'auteur décortique le travail à la chaîne, les méthodes de surveillance et de répression à l'encontre des ouvriers, Français comme immigrés, le racisme décomplexé, la lobotomisation des consciences, il évoque aussi la résistance des ouvriers, la grève qu'ils mèneront durant deux semaines. Mais aussi les rapports qu'ils entretiennent par l'intermédiaire des objets et des gestes répétés inlassablement, jour après jour, pour monter des 2 CV, à un rythme infernal comme

le personnage de Charlot dans «Les temps modernes», sauf que ce n'est pas de la fiction, mais leur quotidien. Et c'est bien là toute la beauté de ce spectacle. Malgré la machine infernale qui broie chaque être au fil des jours, le déposant peu à peu de son identité, l'homme résiste, reconquiert sa part d'humanité par la révolte qui gronde en lui, l'histoire qu'il porte, comme par les liens qu'il tisse avec les autres. Ils s'appellent Robert, Simon, Primo, Mouloud, Georges, Christian, Stepan, etc. Ils sont Français, Maliens, Tunisiens, Marocains, Slovaques, Portugais, Espagnols, Italiens, Turcs... Ce qui les unit ? L'écume de la misère qui touche tous les continents et, bien sûr, l'humanité vibrante qui sommeille en chacun d'eux.

Un chant d'humanité

Ce bel hommage à tous les anonymes des usines rendu par Robert Linhart, Olivier Mellor, metteur en scène de la Compagnie du Berger a

eu envie de le faire entendre. C'est au lycée qu'il découvre le roman sociologique de Robert Linhart grâce à son professeur d'économie. «J'ai été autant fasciné par le décryptage des procédés en place dans les usines, comme par la qualité littéraire du récit», raconte le metteur en scène, aussi comédien et musicien. L'anniversaire des cinquante ans de Mai 68, les quarante ans de la parution du livre et les vingt-cinq ans de la Compagnie vont être les déclencheurs de l'adaptation du roman. Pas moins de quatre versions seront nécessaires pour aboutir à l'adaptation du texte, faite avec Marie-Laure Boggio. «Comme c'était très bien écrit, on avait déjà la base. Il suffisait en fait de couper, puis de redistribuer le texte à d'autres personnages», explique Olivier Mellor. Sur scène, dix acteurs incarnant une vingtaine de personnages. Et Compagnie du Berger oblige, la musique est partie intégrante du spectacle. Ce sont, pour l'essentiel, des compositions originales flirtant avec

l'électro et le jazz. Un savant mélange qui, avec les machines et les murs d'acier, illustrent l'atmosphère de l'usine. Une pure merveille. Sans oublier la vidéo, composée de montages d'images subjectives et d'archives d'usines et d'ouvriers. Même si cette époque semble belle et bien révolue, du moins dans notre pays où la désindustrialisation est engagée depuis des décennies, le texte reste d'une brûlante actualité, ne serait-ce que parce les cadences infernales existent toujours sous d'autres formes à présent. Mais aussi parce qu'à l'ère de la mondialisation, la misère n'a pas pour autant disparu, pas plus que l'exploitation des hommes par le travail, l'école, les banques, les règles sociales, etc. Débrayer n'est pas un combat d'hier. Il s'impose toujours autant.

Florence Guilhem

Vendredi 2 février, à 20h30, centre culturel Jacques Tati, rue du 8 mai, à Amiens. Tarifs : 5 € (réduit) et 10 € (plein). Tél. : 03 22 46 01 14

Bleus de travail et bleus à l'âme

POUR LES 50 ANS DE MAJAIL, LA COMPAGNIE DU BERGER A ADAPTÉ L'ÉTARI AVEC LA COMPlicitÉ DE SON AUTEUR, LE SOCIOLOGUE ROBERT LINAIRE, ET CELLE DE NOMBREUX TALENTS AMIÉNOIS.

L'Étari ça fait. Als 1962, un événement d'intellectuels influents dans les années françaises, afin d'apporter leur témoignage et d'éclairer les sciences. Puis en 1970, un roman du sociologue Robert Linair, tiré de sa propre expérience d'usine, comme ouvrier dans une usine Citroën à Paris. C'est aussi désormais, un spectacle de la Compagnie du Berger, adaptation théâtrale créée par l'auteur lui-même. Celle-ci se concentre sur quatre mois de grève vécus comme quatre hivers qui ont marqué sa vie. Alors, pour cette année anniversaire (les 50 ans de Majail, les 40 du film, et les 25 de la compagnie amnésique), le metteur en scène Olivier Mellor ne voulait « ni d'une image d'opéra de Paris, ni d'un spectacle confortable. Car cette grève, malgré l'achol et la hémoréol fut un échec, et l'après Majail était une déception pour beaucoup ». Robert Linair s'.



▲ Sept semaines de résidence au Centre culturel Jacques-Toussaint pour les habitants. Olivier Mellor interprète les récits de public les plus proches.

UNE EXPÉRIENCE SENSITIVE

Les corps peinent à recréer la cadence du travail à la chaîne, les esprits cherchant à s'opposer à cette soumission. Dans leur hommage aux ouvriers, Linair et Mellor nous immergent dans une usine qui a fabriqué des objets mais effacé les hommes : la machinerie du spectacle, le défilé, les échantillons, les bruits de fusée, les prières... en font une expérience sensorielle totale. Ce mélange

des signatures de la compagnie, se joue cette fois sans paroles, mais avec la touche électro de Vladimir Vossay, inspiré des bruits des machines. Les images sont aussi présentes : archives et films tissés avec les corridors, réunis par d'autres artistes amnésiques, le vidéaste Michael Tillet et le photographe Lucie Loko. Ce dernier prépare ce quatrième livre de photos et d'installations croisées. Dans Cinquante ans d'usine, dont la parution est

prévue en mai, il pourra être cet hommage rendu aux ouvriers d'hier et d'aujourd'hui.

/// Caroline Cassi

L'Étari le 27 janvier, à 19h30, le 7, à 19h30 et le 28/29, le 7 février, à 19h et 20h30, au Centre culturel Jacques-Toussaint - 03 22 46 27 10

CULTURE

« L'Établi » fait revivre mai 68 à Tati

La compagnie du Berger monte le roman de Robert Linhart, récit de 4 mois sur les chaînes automobiles.



Le spectacle emmène le public dans l'usine où est préparée la grève générale. (Photo : Ludo Leleu)

Olivier Mellor revendique un « côté mégalomane ». Le directeur de la compagnie du Berger monte *L'Établi*, d'après le roman de Robert Linhart, au centre culturel Jacques-Tati, avec 7 comédiens et 3 musiciens qui jouent en live, des projections de documents d'époque, des vidéos subjectives, un mur en métal dont les plaques de 300 kilogrammes tombent sur le plateau. Le décor, c'est celui de l'usine Citroën de la porte de Choisy à Paris, où Robert Linhart a passé 4 mois comme ouvrier spécialisé (OS) sur les chaînes en 1968. Roman sociologique paru dix ans plus tard, *L'Établi* raconte cette expérience.

« J'ai lu le bouquin quand j'étais au lycée »

Olivier Mellor

« J'ai lu le bouquin quand j'étais au lycée, explique Olivier Mellor. Ça m'a touché pour des raisons personnelles puisque mon père était ouvrier en imprimerie et ma mère infirmière dans une usine ». L'adapta-

À SAVOIR

• **Mercredi 31 janvier** à 19 h 30, jeudi 1^{er} février à 14 h 30 et 20 h 30, vendredi 2 février à 10 heures et 20 h 30.

• **Centre culturel Jacques-Tati**, rue du 8-mai-1945.

• **Tarifs** : 10 ou 5 €.

Réservations au 03 22 46 01 14.

• **55 dates** sont au programme du Théâtre de l'épée de bois à la Cartoucherie de Vincennes du 7 juin au 1^{er} juillet, puis au festival d'Avignon.

tion du livre a été réalisée avec le soutien de Robert Linhart, dont la vie a été bouleversée par ce qu'il a vécu.

« Le texte de Robert Linhart est superbe. À sa sortie, son talent d'écrivain avait été reconnu. Marguerite Duras lui avait consacré une page dans *Libération*. Nous avons donc très peu touché au texte. Nous avons simplement coupé des passages » pour que la pièce dure 1 h 30.

Sur scène, Aurélien Ambach-Albertini tient le rôle de Robert Linhart. Celui qui, élève de Louis Althusser et membre de la Gauche prolétarienne, entre à l'usine. Ou

celui qui aujourd'hui, raconte cette année au micro, face aux spectateurs. Comme dans le roman, le spectacle de la compagnie du Berger évoque la pénibilité des tâches, la violence du management, le racisme, l'anéantissement de la volonté individuelle au profit de la cadence et du rendement, ou encore la psychologie d'une grève. La pièce raconte également la grève qui a paralysé cette usine de 1 200 salariés.

La mise en scène d'Olivier Mellor est nette et précise. Il veille au placement au millimètre près, à l'intensité de leur engagement. Le son est particulièrement soigné aussi avec 6 points de diffusion dans la salle. « Comme un bruit de fond persistant, qui empêche la concentration. »

Associée à Tati, la compagnie du Berger accompagne cette création d'une série d'actions : la parution d'un livre photo de portraits d'ouvriers d'hier et d'aujourd'hui, signés Ludo Leleu, des rencontres-débats autour de la sociologie à l'occasion de 5 jeudis socio, ou encore une exposition des affiches de Bernard Chadebec, à voir jusqu'au 2 mars. ■ ESTELLE THIEBAULT

**EICAR**

L'ÉCOLE DES MÉTIERS DU CINÉMA ET DE LA TÉLÉVISION

 VOIR TOUTES NOS FORMATIONS

Eicar ► Un diplômé EICAR fait ses armes sur les planches

NEWS

[Voir toutes les news](#)

03/11/2017



UN DIPLÔMÉ EICAR FAIT SES ARMES SUR LES PLANCHES

À PEINE 1 AN APRÈS LA FIN DE SA FORMATION À L'EICAR, LE PARCOURS DE L'ACTEUR **HUGUES DELAMARLIÈRE** EST DÉJÀ TRÈS PROMETTEUR ! PROCHAINEMENT À L'AFFICHE DE DEUX PIÈCES AVEC LA **COMPAGNIE DU BERGER**, SUR LES PLANCHES D'AMIENS ET PARIS !



« J'ai grandi dans un petit village de 300 habitants dans le Nord. J'étais en option Théâtre au lycée et je savais que je devais partir de la région si je voulais faire ce métier. » Après le Conservatoire d'Amiens, **Hugues Delamarlière** intègre la formation Actorat en 2013. « Le double aspect théâtre/cinéma de la formation à l'EICAR m'a beaucoup plu, ainsi que le programme : danse, chant, séminaires de cascades, d'armes à feu, de doublage... ! J'étais très enthousiaste à l'idée de rencontrer des jeunes passionnés par les mêmes choses que moi. Et ça a bien marché : aujourd'hui je travaille encore avec quelques anciens des différents départements de l'école. »



Son diplôme en poche, Hugues rejoint la **Compagnie du Berger**, établie à Amiens par **Olivier Mellor**. « Cette compagnie est née en même temps que moi, et lors de mon stage de 3^e à la Comédie de Picardie, je l'ai suivie en pleine création de la pièce *Cyrano* de Bergerac qui était incroyable ! C'est donc un peu eux qui m'ont donné le goût du métier d'acteur. Et Olivier s'est toujours intéressé à mon parcours. »

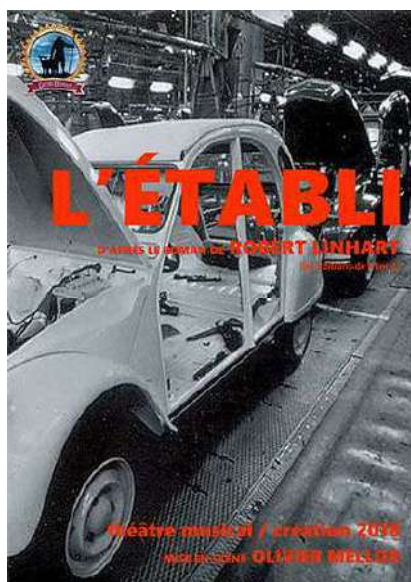
En 2016, Hugues et la troupe présentent la pièce d'Eugène Labiche *Doit-on le dire ?*, une comédie mêlant non-dits, mensonges et incompréhension, et proposant une mise en scène explosive dans laquelle Olivier Mellor fait interagir acteurs, chanteurs, musiciens et public.

Après le succès rencontré, la pièce sera à nouveau jouée à Amiens, Verdun et Berck-sur-Mer (programme).



Pour 2018, **les comédiens de la Compagnie du Berger** reviendront avec une nouvelle pièce **L'Établi**, une adaptation du roman du sociologue et écrivain Robert Linhart, histoire des quelques militants intellectuels qui, à partir de 1967, s'embauchaient, « s'établissaient » dans les usines ou les docks.

Après les premières représentations à Amiens, la pièce sera jouée du **7 juin au 1er juillet** dans le mythique Théâtre de L'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Paris.



« Cette pièce reflète **les prémices de mai 68**, précise Hugues. Là ce sera grand : Olivier Mellor veut recréer la sensation d'usine sur scène. La violence du bruit constant, la fatigue des gars qui y travaillent, la poussière, la chaîne, la notion de rendement et la routine... Je pense que ce sera vraiment une grande expérience pour les spectateurs.

Il y aura un **gros travail de scénographie**, mêlé à de la vidéo et de la musique (toujours en live) : c'est une pièce faite pour les grands plateaux.

J'y joue Christian, un jeune ouvrier breton qui travaille à la sellerie. Il est jeune et veut que ça change. Il croit en cette grève et soutient Robert le personnage principal. Je joue également un autre petit rôle. On est 10 gars sur scène, on va se marrer ! »

À vos agendas pour découvrir le prodigieux travail de la [Compagnie du Berger](#) ! Nous souhaitons à la troupe et tout particulièrement à Hugues, une belle continuation.

PORTRAITS...

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

THÉÂTRE

Comment peut-on faire la révolution à l'usine ?

Avec l'Établi, Olivier Mellor recrée l'ambiance d'ateliers de 1978 où des intellectuels d'extrême gauche se faisaient embaucher pour aider à la lutte.

Indéfinissable, une rumeur électrique, grave, lourde, que l'on imagine charriant des effluves de graisse chauffée et de poussières rances, roule dans la salle. Un portique fait de plaques de métal, imposant, au centre de la scène, s'effondre à certains moments dans un vacarme explosif. Des tables, des chariots, des pièces de métal, des caisses, et même une chaîne qui grimpe dans les cintres pour élever un fillet de ferraille ensuite projeté sur le sol complètent le décor. On y croit, et la chaîne de montage des 2CV n'est pas loin.

L'action est limitée au site Citroën (PSA) de la porte de Choisy, à la limite de Paris, et à un bistrot voisin. Usine où s'est fabriqué ce véhicule populaire produit à plus de cinq millions d'exemplaires entre 1948 et 1990. Dans une ambiance où l'esprit de Mai 68 n'a toujours pas soufflé, et sous la pression d'un encadrement qui a pour mission de contraindre toute tentative de remise en question de l'ordre patronal et des cadences infernales. C'est aussi les grandes heures d'une curieuse officine syndicale (la CFT) qui joue avant tout la partition patronale.

Vivre de l'intérieur l'organisation d'une grève, les pressions des petits chefs...

À cette époque, des intellectuels, militants de formations d'extrême gauche, décident d'épouser la cause ouvrière et, pour aider « la masse » à s'engager dans la lutte sociale contre le patronat et l'ordre « capitaliste », se font embaucher dans l'industrie. En 1978, le sociologue Robert Linhart en est. Il a 35 ans, et pendant presque un an,

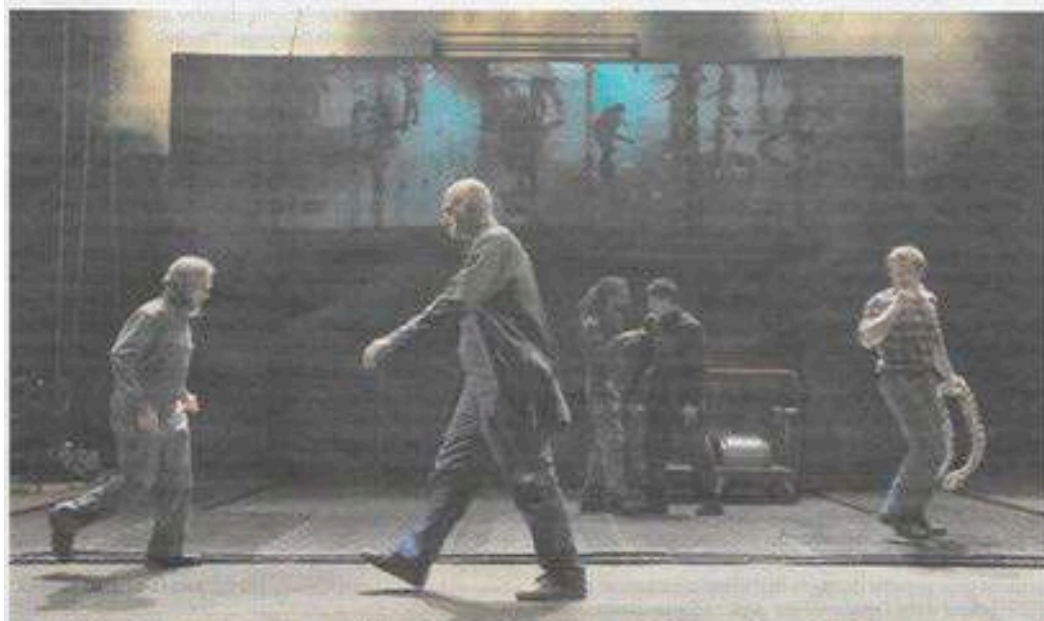
jusqu'à son licenciement pour cause de « compression des effectifs », il sera « établi », selon le nom donné à ce mouvement. C'est aussi le titre qu'il a choisi pour son « roman » publié aux éditions de Minuit, tiré de cette expérience. Cet ouvrage est adapté ici par Marie Laure Boggio et Olivier Mellor. Ce dernier, en assurant la mise en scène, propose, avec sa troupe, la Compagnie du

Berger, de « rendre compte d'une époque passée, révolue, hésitante, dans une époque résignée, plombée par des années d'expérience du capitalisme ».

Aurélien Ambach-Albertini, Mahrane Ben Haj Khalifa, François Decayeux, Hugues Delamarlière, Romain Dubuis, Eric Héron, Séverin « Toskano » Jeannard, Olivier Mellor, Stephen Szekely et Vadim Vernay permettent de vivre de l'intérieur l'organisation d'une grève, les pressions des petits chefs, les doutes des plus convaincus, jusqu'au moment du constat d'échec, même si beaucoup de graines ont été semées. En cela, l'Établi peut être considéré comme un passionnant théâtre documentaire. Reste que, le soir de la première, le jeu de la plupart des dix comédiens manquait, disons, de théâtralité. Campant sur la ligne d'un discours narratif, extérieur à la vie profonde des individus représentés, sans assez de chaleur, de transpiration humaine. Sans doute que tout ira mieux après un peu de rodage. »

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 1^{er} juillet à l'Épée de bois, Concoutherie de Vincennes, tél. 01 48 08 39 74. Puis en juillet au Festival off d'Avignon.



Sur scène, les comédiens s'activent entre tables, chariots, pièces de métal... Ici, on y croit, et la chaîne de montage des 2CV n'est pas loin. Ludo Leveau

LA CROIX

samedi et dimanche

Samedi 23 et dimanche 24 juin 2018 – N° 41133



passion(s)
Jean-Claude Raspiengeas

Dans le ventre
de l'usine

En 1978, dix ans après Mai 68, paraissait un livre qui fit grand bruit. Dans *L'Établi*, écrit à la première personne, Robert Linhart rendait compte de son expérience chez Citroën, comme celle d'une centaine de jeunes intellectuels qui s'étaient embauchés, à l'époque, dans des usines pour rejoindre les prolétaires, rendre compte de la lutte des classes et structurer des mouvements de grève. Quarante ans plus tard, Olivier Mellor et la Compagnie du Berger reviennent avec l'adaptation théâtrale de ce récit, spectacle qu'ils ont beaucoup joué. Le narrateur, parfois en bleu de chauffe, parmi d'autres O.S. voués à l'être toute leur vie, raconte son immersion dans la dure réalité de la condition ouvrière, sa découverte d'une solidarité souterraine, de la brutalité des contremaîtres, de l'arbitraire patronal, de la surveillance, de la répression. De la peur et de la dignité. Les cadences infernales, la soumission des corps usés, le vacarme des machines, la poussière, la saleté, l'organisation implacable pour construire des objets et broyer les hommes. La médecine du travail, complice, qui refuse de reconnaître que les ouvriers sont exposés à des maladies professionnelles. Quand la grève est la seule issue, la machine Citroën détruit les contestataires. Par la violence, l'usure et l'humiliation.

Par sa mise en scène réaliste dans un décor d'usine à grands portants, enveloppée par la musique métallique d'un orchestre dissimulé derrière un écran de fer, Olivier Mellor fait ressentir l'âpreté et l'inégalité des « rapports de production ». Une pièce très actuelle, en ces temps de mondialisation à marche forcée.

L'Établi, mise en scène Olivier Mellor. Théâtre de l'Épée de bois – Cartoucherie de Vincennes. Jusqu'au 1^{er} juillet. Tél. : 01.48.08.39.74. Site : www.epeedebois.com. Du 6 au 29 juillet, Festival d'Avignon, à Présence Pasteur.



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



L'Etabli

Fresque ouvrière

D'après

Robert Linhart

| 1h30 | Mise en scène Olivier Mellor.

Jusqu'au 1^{er} juillet,

Théâtre de l'Épée

de Bois, Paris 12^e.

Tél. : 01 48 08 39 74.

Puis au Festival d'Avignon.

Quand il raconte la cruauté de l'entreprise et la dureté du travail à la chaîne dans *L'Etabli* (1978), Robert Linhart ne prend pas de gants. Dans la mouvance de Mai 68, il appartient à ce mouvement d'intellectuels – quelques centaines – qui ont voulu explorer l'usine de l'intérieur, en partager le travail quotidien. Pour mieux soutenir les ouvriers, leur apprendre à résister, participer au plus près au changement du système. Au moins en le restituant au plus juste. Sociologue de gauche engagé, Robert Linhart tira de cette immersion militante un roman-manifeste poignant, tout ensemble distant et plein d'empathie sur la réalité ouvrière de ces années-là, ses misères, ses noblesses, ses solidarités ; au moins celles de l'usine Citroën de la porte de Choisy, où il s'était fait embaucher comme OS2. Pas d'utopie, de messianisme, le vrai, le réel. Comment adapter au théâtre la vie à l'usine, les compagnonnages, les luttes, la grève qui s'y joue et s'y perd sans avoir l'air de théâtraux touristes ? Le metteur en scène Olivier Mellor et sa superbe bande d'acteurs y parviennent à merveille, dans un espace minimaliste où les éclairages font beaucoup,

et le son, la musique redessinent le travail à la chaîne et la vie collective. On entend aussi la voix de Robert Linhart. Elle réveille plus encore ce passé ouvrier et cette classe ouvrière devenue invisible dans le tohu-bohu libéral. Alors le spectacle plein de respect, d'attention et de justesse se fait nécessaire voyage chez ceux qu'on n'entend plus et qui ne parlent pas ●

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama

Sortir

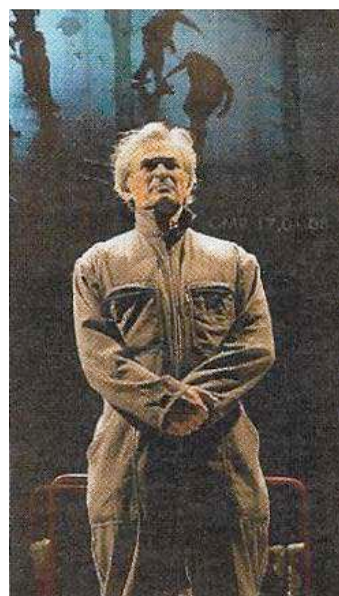


Supplément Sortir – N° 3572

L'Etabli

D'après Robert Linhart, mise en scène d'Olivier Mellor. Durée : 1h30. Jusqu'au 1^{er} juil., 20h30 (du jeu. au sam.), 16h (sam., dim.), Théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie, route du Champ-de-Manceuvre, 12^e, 01 48 08 39 74. (12-20€).

TV Aux abords de Mai 68, des militants intellectuels se font embaucher dans les usines. Robert Linhart entre chez Citroën et devient ouvrier. De cette immersion, l'ex-élève de Normale Sup a tiré un récit édifiant, dont le constat est implacable : la cadence infernale du travail à la chaîne broie les individus. Face au cynisme du patronat, la solidarité pèse peu. C'est pourtant elle qui sauve les travailleurs d'une totale désespérance. Dix acteurs, parmi lesquels quatre musiciens qui jouent en live et un narrateur assumant le « je » de l'auteur, font de la représentation un espace-temps inouï de justesse. Sur une scène qui n'imité pas l'usine, mais en restitue intelligemment l'âpreté, la sonorité stridente, la violence, ils font bloc, comme un vrai collectif, soudé quoi qu'il advienne autour d'une même nécessité. C'est le plus bel hommage qu'on pouvait rendre au texte de Linhart. Ce théâtre-là émeut, mais, surtout, fait sens. Et ça, c'est énorme.



L'Etabli Jusqu'au 1^{er} juil.,
Théâtre de l'Épée de bois.

Joëlle Gayot

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

N

N° 5094 – mercredi 13 juin 2018

L'établi

EN PLEINE commémoration de Mai-68, porter ce texte magnifique sur scène, quelle bonne idée ! Car il a à la fois tout et rien à voir avec Mai. En septembre 1968, le jeune normalien Robert Linhart, ancien chef incontesté des maos, s'établit comme OS chez Citroën. Pendant un an, il va travailler à la chaîne d'où sortent les 2 CV. De quoi vous dégoûter à tout jamais des 2 CV, et com-

prendre que la révolution n'est pas pour tout de suite... La chaîne. Les vies dévastées. Les petits chefs. Les méthodes de surveillance et de répression. Les immigrés méprisés. Les fiertés ouvrières, la grève, les solidarités, les jaunes. Les rapports de production. Il voit tout, décrit tout. Publié en 1978, « L'établi » fait date, avec son style qui vous réveille comme un jet d'eau en pleine figure. C'est un classique instantané.

S'en emparant, le metteur en scène Olivier Mellor a mis le paquet : dix comédiens, quatre musiciens, un décor industriel de portiques en acier dont la chute spectaculaire signe chaque nouvel acte, du boucan et du mouvement sans cesse... Tout n'est pas réussi (la musique se fait envahissante, le narrateur gagnerait à être moins « ravi de la chaîne »), mais qu'importe ! Vers la fin, on entend en voix off Robert Linhart dire les deux dernières pages de « L'établi ». Grand et émouvant moment, quand on sait que, peu après sa publication, il se mura dans le silence pendant vingt-quatre ans...

Aujourd'hui encore, en Macronie, il y a 6 millions d'ouvriers.

J.-L. P.

● Au théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie, à Paris.

Dans la peau d'un ouvrier à la chaîne

La compagnie du Berger présente à Avignon l'*Établi*, de Robert Linhart. Patrick Habare, ouvrier chez Goodyear pendant 26 ans, a assisté avec nous à la première.

théâtre

« Bon pour le service », annonce le médecin du travail après un examen hâtif et mécanique. Dans la pénombre, quelques ouvriers, le visage morne, font patiemment la queue pour obtenir leur laissez-passer pour l'usine. Ce soir-là, sur le plateau de la Cartoucherie de Vincennes, les comédiens de la compagnie du Berger interprètent *l'Établi*, une pièce adaptée du livre de Robert Linhart dans lequel le sociologue retrace son année passée à l'usine Citroën de la porte de Choisy en 1968.

« On l'appelle le vétérinaire, chez nous, le médecin du travail », plaisante sur scène Mouloud, un ouvrier qui mime, de manière répétitive, un geste de soudure au chalumeau. Dans la salle, bien installé dans son fauteuil, Patrick Habare esquisse un sourire. Chemise et cravate négligemment nouée, cet ancien ouvrier de 60 ans est venu d'Amiens pour la première. « Chez nous aussi, tout le monde était apte », s'amuse

l'ancien contrôleur des pneus agraires chez Goodyear. « On ne faisait qu'une seule radio le jour de l'embauche. Bizarrement, on n'en faisait plus jamais d'autres. » Pendant ses 26 ans à l'usine, Patrick – qui s'est fait emporter deux phalanges dans une presse – a perdu plusieurs de ses collègues à cause des ravages de l'amiante.

L'USINE PLUS VRAIE QUE NATURE

Personnage principal, Aurélien Ambach-Albertini joue avec une force inouïe. La mise en scène audacieuse d'Olivier Mellor reproduit avec précision l'atmosphère bouillonnante de l'usine de 2 CV : vacarme incessant des machines, carcasses de voiture qui tombent à terre, allées et venues des ouvriers. Dans cet espace terne, le jeune OS découvre les rouages aliénants du travail à la chaîne, où la productivité est l'unique objectif. Dans la fabrique, chacun tente de travailler le

plus rapidement. Le but : s'offrir quelques minutes de répit. « Tout est rentable dans l'entreprise », commente Patrick, qui a lui aussi cherché durant toute sa carrière à grappiller quelques minutes. « J'ai mis à profit ma position de bout de chaîne. Je travaillais vite pour me ménager du temps... Non pas pour fumer, mais pour lire ! » C'est dans la tranquillité de l'escalier de secours du vestiaire n° 3 que Patrick Habare a dévoré des romans : des Rougon-Macquart, d'Émile Zola, à *Ulysse*, de James Joyce.

LA GRÈVE ET LA LUTTE

Sur scène, un panneau de tôle s'abat avec fracas, et le mot « grève » s'affiche. Avec ses compagnons, notre héros prépare la lutte. Émouvant, il transmet d'abord l'entrain et l'espoir croissant du groupe, avant de subir de plein fouet la répression et l'humiliation de la hiérarchie. « Je n'ai jamais fait grève, semble regretter Patrick. Nous avions très peu de contacts entre employés, et la délation était vivement encouragée. C'est une chose spécifique aux entreprises américaines. » En 2014, lorsque l'entreprise de Patrick a fermé, les langues se sont enfin déliées. « Pour la première fois, les gens se sont parlé. » Du jamais-vu. La pièce s'achève pourtant sur une note dramatique. Notre héros, abattu, finit par prendre la parole. « Une phrase m'a marquée dans le spectacle », confie Patrick Habare, touché par la cruelle vraisemblance de la pièce : « L'usine est conçue pour produire des objets et broyer des hommes. »

CATHERINE SALICETI



EN SEPTEMBRE 1968, le jeune intellectuel marxiste Robert Linhart se fait embaucher à l'usine Citroën de la porte de Choisy...



À VOIR

L'Établi, d'après Robert Linhart, mise en scène d'Olivier Mellor. En tournée au OIA d'Avignon du 6 au 29 juillet 2018, à 12 h 50 à Présence Pasteur.

815

DU 21 AU 27 MAI 2018

anousparis.fr

ANOUS PARIS

Du 7 juin au 1^{er} juillet

L'Etabli

À 16 h et 20 h 30 le jeudi, vendredi et samedi,
à 16 h le dimanche. Théâtre de l'Épée de Bois, Route
du Champ de Manœuvre, 12^e. Tél. : 01 48 08 39 74.

En 1967, Robert Linhart s'établit dans une usine
pour vivre la vie d'un ouvrier. Hanté par la fureur
métallique ambiante, l'auteur en tire un roman
sociologique puissant en 1978 qui dit la pénibilité
des tâches, des cadences mais aussi la psychologie
de la grève... Olivier Mellor et la Cie du Berger
font entendre ce texte avec dix comédiens
et des musiques originales entre jazz et électro.
Ce spectacle, tunnel de questionnements toujours
d'actualité, se vit comme une immersion.



Le 20 juin 2018

L'établi – Mise en scène : Olivier Mellor

Pour fêter ses 25 ans d'existence la Compagnie du Berger, dans une mise en scène d'Olivier Mellor, joue **L'établi** adapté d'un roman du sociologue et écrivain Robert Linhart, paru en 1978 aux Éditions de Minuit.

Suivre la cadence, ne pas ralentir le mouvement de la chaîne. Mouloud, montage de 148 portières de voitures dans la journée. Dès l'entrée, un fond sonore omniprésent de bruits de machines. Son assourdissant de ferrailles qui tombent brutalement sur un sol métallique, va et vient d'hommes pressés, obligés de crier pour se faire entendre dans la lumière crépusculaire d'un lieu enfumé... Nous sommes dans les années 60, dans un des ateliers de montage de l'Usine Citroën de la Porte de Choisy en région parisienne. Un travail à la chaîne qui ne s'arrête quasiment jamais et où se relaient des ouvriers de la France entière et des étrangers engagés au Maghreb, en Espagne, en Italie ou en Yougoslavie par des recruteurs tout puissants.

Se souvenir du bruit même en dormant...

Les établis désignaient les centaines de militants intellectuels, souvent des étudiants, qui, à partir de 1967, « s'établissaient » au sein des usines pour travailler aux côtés des ouvriers. Dans le roman de Linhart, l'établi, c'est aussi la table de travail bricolée où un vieil ouvrier retouche avec minutie les portières irrégulières ou bosselées avant qu'elles ne passent au montage sur la chaîne. Olivier Mellor organise sa mise en scène entre ces deux pôles pour faire état d'une période révolue, hésitante et marquée par les luttes de mai 68. Tout parle ici du rapport de l'homme et de la machine, du rapport que les hommes entretiennent entre eux par l'intermédiaire des objets et que Marx appelait « les rapports de production ».

Organiser la classe ouvrière

L'histoire est racontée à la première personne par un jeune étudiant qui se fait engager comme OS 2 à l'usine Citroën. Visage bien rasé, portant presque élégamment le bleu de travail, le jeune établi sait déjà « qu'il n'est pas entré chez Citroën pour fabriquer des voitures, mais pour faire du travail d'organisation dans la classe ouvrière ». Maladroit de ses mains et ne comprenant pas toujours les consignes, il est le narrateur qui organise le récit, analyse les situations, les commente et les met en miroir.

Face à lui des ouvriers précis, rapides dans leurs gestes, forts en gueule et détenant les codes d'une classe à laquelle, malgré tous ses efforts, il n'appartendra jamais. Le combat politique et l'organisation d'une grève musclée rapprochent l'établi et les ouvriers dans une forme de fraternité qui abolit les distances. Loin du vacarme de la chaîne, dans l'amour du travail bien fait, la lenteur de Simon assis à son établi, suggère une époque ancienne, celle d'avant les cadences infernales. Ce seul poste qui échappe à l'automatisation est aussi le premier à être touché par une rationalisation, qui indique la bascule d'une époque. L'organisation du récit, du plateau et du jeu fait écho à l'organisation du travail poussée jusqu'à la rationalisation de l'utilisation des moyens et des hommes.

Une choralité inventive

La construction du roman de Linhart et l'idéologie qu'il véhicule pourraient paraître désuètes à la lumière de notre époque. Axant le jeu des acteurs sur une choralité précise et inventive, devenue sa marque de fabrique, Olivier Mellor – toujours accompagné d'une équipe de comédiens fidèle – refait une lecture de l'héritage de 68 pour en considérer l'impact dans notre époque.

Marqué par des rythmes différents de la parole, au-delà des corps qui vont et viennent, sur le plateau tout le mouvement recrée l'espace de l'usine y compris les espaces qui échappent au regard du public, comme les bureaux de la direction où s'exerce un pouvoir occulte et tout puissant. Projection de photos, documents d'époque, machineries multiples d'où surgissent des étincelles, des odeurs ou de la fumée, musique en live... Au centre du plateau, une façade constituée de plusieurs panneaux de métal figure l'usine. S'abattant l'un après l'autre à intervalles réguliers dans un fracas d'enfer, ils marquent la mesure du temps (le temps du travail et celui qui passe), évoquent aussi les pages d'un livre que l'on feuillette. La chaîne existe de façon métaphorique à travers les gestes répétitifs et précis des acteurs. Individuellement ou ensemble, ils racontent des parcours de vies : l'exil, la famille, le racisme et l'injustice des petits chefs, les rendements tactiques, les renvois au pays sans indemnités en cas de maladie, la conscience de classe et les rêves de révolution... Et pour tous, les vies solitaires qui laissent « la tête là-bas et le corps à disposition ici pour Citroën ». Dans le creuset d'émotions suscité par Mai 68 et la décennie qui va suivre sont nés beaucoup d'espoirs dont certains sont déçus aujourd'hui. Olivier Mellor et ses acolytes dans une épopée généreuse, rapprochent les époques et les cultures, font naître, avec un zeste de nostalgie la dualité des sentiments de ce qui fut appelé la lutte des classes.

DANY TOUBIANA



THÉÂTRE : « L'ÉTABLI » DE ROBERT LINHART OU L'ÉPOPÉE DU MONDE OUVRIER À L'EPÉE DE BOIS

Le théâtre de l'Épée de Bois nous offre actuellement un spectacle époustouflant, *L'Etabli*, tiré de l'adaptation du livre éponyme et mythique de Robert Linhart. Ce spectacle sans égal à la scénographie impressionnante nous replonge dans les années 68 où le monde ouvrier prenait conscience de sa force et des enjeux qui l'animent préparant les luttes d'aujourd'hui et de demain. Cette magnifique page d'histoire nous verse dans la nostalgie de cette époque où l'on se prenait à croire que tout était possible.

50 ans après mai 68, Olivier Mellor a choisi d'adapter cette œuvre culte de Robert Linhart, ce grand sociologue qui a passé l'année 1967 comme O.S.2 en totale immersion dans l'usine Citroën de la porte de Choisy. Olivier Mellor a créé une scénographie monumentale pour traduire le contexte et l'environnement de cette époque. Dix comédiens sur scène incarnant des ouvriers en butte aux cadences infernales imposées par une armée de petits chefs aguerris aux méthodes de surveillance et de répression. Les différences sociales entre immigrés et français sont légions notamment dans le statut même de leur poste. Les immigrés sont incorporés de fait à l'échelon le plus bas. Les injustices sociales et raciales deviennent les vecteurs d'une souffrance au travail dans un contexte déshumanisant. L'ombre des *Temps Modernes* plane sur l'œuvre.

Mais cette période où la société se prend à espérer tente l'expérience de la résistance. Pour la première fois, le monde ouvrier se signale par sa conscience. Une conscience qui veut bouleverser les rapports de force dans la production vécus de façon inégalitaire dans les usines. Citroën fait l'expérience de la grève. La mobilisation fragile démarre puis fait tache d'huile. Le patronat n'est pas en reste. Menaces et déplacements de grévistes sur d'autres sites constituent ses réponses. Mais les efforts consentis dans ce bras de fer signent le glas des espérances et la désillusion du monde ouvrier.

Ce spectacle magnifique à ne pas rater est un petit condensé d'une époque qui a fortement marqué le monde ouvrier en laissant des traces indélébiles dans notre société. Le témoignage de Robert Linhart sert désormais de référence et constitue plus que jamais un point d'ancrage nécessaire pour toutes les générations d'ouvriers en lutte. A méditer...

Laurent Schteiner

L'Etabli de Robert Linhart, mise en scène de Olivier Meillor

Le roman *Elise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli, Prix Femina 1967, est remarqué par la justesse de sa description socioculturelle du monde ouvrier – l'usine Renault – où la narratrice – auteure et personnage – est engagée. Y sont évoquées des relations entre Français de métropole et d'Algérie durant la Guerre d'Algérie.

Loin de l'esthétique réaliste, le roman moderne, autour des années 1980, est attentif au réel, via le témoignage de *L'Etabli* (1978) de Robert Linhart, et l'intensité du réel avec *Sortie d'usine* (1982) de François Bon, *L'Excès l'usine* (1982) de Leslie Kaplan.

Robert Linhart, sociologue engagé, publie *L'Etabli* (Editions de Minuit), un roman mythique, entre l'essai, le témoignage, le constat et le bilan du mouvement des « Etablis », issu des Evénements de Mai 68. Des intellectuels, diplômés, intégrés, s'engagent volontairement sur les chaînes de montage automobile pour l'expérience.

Le narrateur et autobiographe se fait embaucher chez Citroën, à la Porte de Choisy. Un moyen imparable de rentrer au cœur de la machine économique et sociale qui broie les individus de base – manœuvres et ouvriers spécialisés, O.S.1 et O.S.2.

Une façon d'éprouver l'usine, de connaître, de comprendre et de soutenir la masse ouvrière, de rencontrer les travailleurs *in situ* et, tant qu'à faire, changer le système.

L'Etabli – titre éponyme du statut du narrateur et personnage –, O.S. 2 à l'usine, fait le récit de son passage à la chaîne, des méthodes de surveillance et de répression :

« Qu'ai-je fait d'autre, en quatre mois, que des 2CV ? Je ne suis pas entré chez Citroën pour fabriquer des voitures, mais pour faire du travail d'organisation dans la classe ouvrière. »

Questionnements, étonnements, expériences uniques face aux machines, face aux horaires, face au rendement et face à la cadence. Sont contés également les épisodes de résistance et de grève, de la part d'ouvriers français et immigrés.

La mise en scène d'Olivier Mellor rend compte de ces temps disparus où existaient une reconnaissance et une complicité entre les ouvriers, de quelque origine, culture ou religion étaient-ils. L'esprit d'une Internationale ouvrière était concevable chez des travailleurs prolétaires, conscients de leur aliénation, révoltés contre les oppresseurs.

Les révolutions technologiques n'étaient qu'à leur orée ; les robots et les machines allaient remplacer le savoir-faire artisanal des êtres humains aguerris. Aussi *L'Etabli*, dans une autre acception, nomme-t-il la table bricolée où un vieil ouvrier retouche et récupère les portières irrégulières ou bosselées avant leur passage au montage.

Bientôt, un robot remplacera l'ouvrier expérimenté et fin connaisseur, et la masse ouvrière est devenue en nos temps une minorité réduite qui n'a plus voix au chapitre.

Dans un espace de métal gris au sol rugueux dont les parois de fer s'abattent violemment sur le plateau, selon les temps de la narration –, les sons infernaux des cadences et les musiques de Séverin « Toskano » Jeanniard, Benoit Moreau et Vadim Vernay prennent le pouvoir, illustrant les gestes mécaniques des ouvriers.

La troupe théâtrale ne ménage ni ses efforts ni son implication. Qu'ils jouent, au bas de l'échelle, les manœuvres ou les O.S.1 issus de l'immigration – Algériens, Marocains, Tunisiens, Maliens, Yougoslaves, Polonais, Italiens...- ou des régions de France, les comédiens de la Compagnie du Berger d'Amiens endossent le rôle de leur personnage – être vif et en souffrance, peu à peu en révolte. Conscients de subir une exploitation héréditaire, les prolétaires restent solidaires, à l'écoute les uns des autres. Les cadres intermédiaires, voix du maître et du patronat, crient et hurlent.

Un spectacle humain en ce qu'il met au jour une époque aujourd'hui révolue, où il semblait immédiat et évident de trouver une solidarité passant les différences et les barrières – la solidarité perdue d'une condition ouvrière éclairée, active et agissante.



« L'Établi »

Jusqu'au 1er juillet au Théâtre de l'Épée de Bois

Dans la foulée de mai 1968, des étudiants militants maoïstes choisirent de s'établir en usine pour encourager la création d'un mouvement révolutionnaire au sein de la classe ouvrière. Robert Linhart, brillant normalien et critique du « révisionnisme » du Parti Communiste, fut l'un de ces Établis, à l'Usine Citroën de la Porte de Choisy. De son expérience il a tiré un livre paru en 1978, *L'établi*, où il raconte la chaîne, les méthodes de travail, la surveillance, la répression, les subtilités des positions hiérarchiques où les Maghrébins sont abonnés aux postes les moins qualifiés et les fortes têtes aux postes dangereux, mais aussi les moments de révolte et la grève. Ce sont tous les rapports sociaux de production évoqués par Marx qui sont convoqués ici, même la déqualification ouvrière qui commence à se mettre à l'œuvre dans ce début des années 70, mais ils le sont sous la forme d'un « roman sociologique » vibrant, où les ouvriers sont vivants avec leurs peurs, leurs différences, leurs questionnements mais aussi leur solidarité face à la hiérarchie.

Olivier Mellor avait découvert le livre au lycée et a souhaité le porter à la scène. Il y a moins d'usines en France, la robotisation a changé les conditions de travail, mais le livre résonne encore au présent. Restait à trouver comment en faire un objet théâtral. Le travail accompli par Olivier Mellor et la Compagnie du Berger est impressionnant. Sur le plateau, le monde de l'usine et de la chaîne se déploie. Des acteurs martèlent, soudent, vissent, poussent des chariots, soulèvent des masses. Un narrateur, l'Établi, décrit le travail, le climat de peur qui règne à l'usine, le chantage à l'emploi et au logement puisque bon nombre d'ouvriers logent dans des foyers Citroën, les bagarres provoquées par la Direction pour pouvoir licencier les meneurs et la médecine du travail aux ordres. La chaîne est présente à travers les gestes répétitifs des ouvriers et l'on croit voir les balancelles circuler. La cigarette gagnée sur la chaîne au prix d'accélération est sur les lèvres. Les différences de nationalités utilisées par la Direction pour diviser sont suggérées à travers des postures ou l'habillement. Des dialogues s'établissent, une simple enseigne Café des sports nous conduit là où s'élaborent les tracts et la décision de grève. Sur le devant de la scène des machines, des étincelles, de la fumée, de grandes plaques métalliques qui tombent avec un bruit assourdissant. En fond de scène de grandes photos en noir et blanc des années 70 et derrière cet écran, en ombres chinoises, trois musiciens. Toskano compagnon de route d'Olivier Mellor depuis 2007 et Vadim Vernay ont créé une musique comme un bruit de fond permanent qui occupe l'esprit des ouvriers, les empêchant de penser et de s'organiser.

Une réalisation magnifique, pédagogique autant qu'émouvante, capable de passer de l'organisation de l'exploitation ouvrière dans l'usine aux histoires de ces ouvriers qui tentent d'y résister.

Micheline Rousselet

Théâtre du blog

« Les personnages, les événements, les objets et les lieux de ce récit sont exacts », écrit Robert Linhart à la fin de son livre. Brillant étudiant de Louis Althusser, fondateur des Jeunesses communistes marxistes léninistes, puis militant à la Gauche Prolétarienne pendant les événements de Mai 68, il se fait embaucher comme OS 2 aux usines Citroën de la Porte de Choisy. Comme beaucoup de ses camarades « établis », il espère organiser les luttes ouvrières en créant des comités de base prolétariens. A l'instar de Leslie Kaplan, elle aussi établie avec *L'Excès-l'usine*, il retrace dix ans plus tard cette expérience humaine et politique dans *L'Établi*, publié en 1978, un titre qui désigne à la fois ces jeunes diplômés engagés dans la lutte des classes et la table d'un travailleur manuel : ici, celle d'un vieil ouvrier qui, dans un coin de l'usine, retouche les portières cabossées...

Robert Linhart a découvert *L'Établi* il y a longtemps, au lycée, grâce à son professeur d'économie : « J'y vois décrits des mécanismes jusque-là à peine théorisés, des ambiances familière, des idées... » Avec la compagnie du Berger, basée à Amiens et bientôt installée dans une ancienne chapelle, il entreprend de porter à la scène ce témoignage singulier, à la fois roman sociologique et d'apprentissage. L'aventure d'un jeune homme : sa rencontre avec des personnages attachants dont il a su saisir la beauté ; la violence de l'environnement et des rapports hiérarchiques dans le monde impitoyable du travail. Rien de bien nouveau mais dit ici avec grand talent, et sans manichéisme. Un voyage en terre inconnue, dont il ne reviendra pas indemne.

Cette adaptation théâtrale comme le livre, a pour chapitres : « Le premier jour ; Les Lumières de la grande chaîne, (...) ; La grève, l'ordre Citroën », etc. Autour du narrateur, gravitent une dizaine de personnages, qui entrent en dialogue avec lui. On pénètre littéralement et de plus en plus profond dans l'usine : « Trois sensations délimitent cet univers nouveau. L'odeur, une âpre odeur de fer brûlé, de poussière, de ferraille. Le bruit : les vrilles, les rugissements des chalumeaux, le martèlement des tôles ? Et la grisaille : tout est gris, les murs de l'atelier, les carcasses métalliques des deux CV, les combinaisons et les vêtements de travail des ouvriers ».

La scénographie évoque cet univers de ferraille, de limaille où s'affairent les ouvriers, trimbalant des chariots chargés de boulons, de tôles et d'autres matériaux ; maniant des palans ou des fers à souder... Dans un vacarme que la voix des comédiens parvient quand même à couvrir. En fond de scène, derrière un vitrage semi-opaque, l'usine rugit sans répit, sous les martèlements et grincements joués en direct par les musiciens dont le metteur en scène et l'orchestre de sa compagnie, rejoints par Vadim Vernay. S'y mêlent parfois des riffs rock ou des accords de jazz des années soixante.

Comme les lecteurs à la sortie du roman, le public est saisi par l'épopée de ce novice, confronté à un monstre froid où il va aussi découvrir des personnes d'une profonde humanité. Maladroit, notre apprenti sorcier éprouvera dans sa chair fatigue, désarroi et désillusions... Mais aussi la camaraderie et la solidarité des travailleurs face à l'hostilité et la cruauté des petits chefs (et des grands). Il réussira, avec une poignée de collègues, à déclencher une grève quand la direction de Citroën met à mal les acquis de Mai 68. Mais c'est peine perdue et son aventure tournera court. La pilule est amère et il avoue rêver aujourd'hui de cadence et de production...

Après des années de dépression et d'éloignement de Robert Linhart, son œuvre suscite un regain d'intérêt et sa fille, Virginie Linhart, lui a consacré un livre : *Le Jour où mon père s'est tu* et dernièrement Laure Adler l'a invité pendant une semaine à son émission *l'Heure Bleue* sur France-Inter. Il a accordé volontiers les droits d'adaptation à la compagnie du Berger et en a validé le travail. Et on entend une voix off, la sienne, dire les dernières lignes du livre, relayant Aurélien Ambach-Albertini, le comédien qui l'incarne.

La mise en scène, parfois un peu appuyée, a su traduire en paroles, musiques et images, le regard aigu et l'écriture vive et précise d'un écrivain de talent qui témoigne du monde du travail autant que des utopies de la jeunesse, il y a cinquante ans. Parmi les nombreux événements artistiques liés à la commémoration de Mai 68, un spectacle à voir.

Mireille Davidovici

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS /
D'APRÈS LE ROMAN DE ROBERT
LINHART / ADAPTATION DE
MARIE LAURE BOGGIO ET
OLIVIER MELLOR / MES OLIVIER
MELLOR

Publié le 23 mai 2018 - N° 266

Juin 2018 – N° 256

Permanence de la lutte et hommage à un texte fondamental : la compagnie du Berger restitue l'histoire de l'immersion dans l'usine Citroën de la Porte de Choisy de Robert Linhart, sociologue et militant établi.

Comment avez-vous découvert ce texte ?

Olivier Mellor : C'est un texte que je connais depuis le lycée. Né en 1973, en province, de parents ouvriers, sa lecture m'a bouleversé. Au fil du temps, la compagnie du Berger a monté plein d'autres spectacles, et puis, cinquante ans après mai 68 et quarante ans après la sortie de *L'Etabli*, nous avons voulu y revenir. J'avais entendu parlé du retrait de Robert Linhart, de son silence, mais je l'ai appelé, nous nous sommes vus, nous avons discuté et il nous a accordé les droits d'adaptation en nous accompagnant dans ce travail.

Qui étaient les établis ?

O.M. : Des intellectuels, qui militaient de façon poétique et activiste. Le roman raconte l'histoire d'une grève qui ne prend pas. Mais il raconte aussi des histoires humaines, celles de gens qui se disent que même si on risque de se planter, on peut essayer de faire des choses ensemble. Le titre du livre est aussi à double sens puisque l'établi est celui du vieil ouvrier qui perd ses moyens quand on rationalise son poste de travail et qu'on change l'établi dont il a l'habitude contre un autre plus moderne mais auquel il ne peut pas s'adapter.

« Ce qu'a vécu Linhart en usine, nous le vivons au quotidien. » Théâtre politique que le vôtre ?

O.M. : Le théâtre est politique quand les gens vont au théâtre ! Et on ne peut pas dire qu'une grande partie des gens le fréquente ! On aimerait qu'ils aillent au théâtre comme Linhart s'est établi en usine. Nous voulons faire entendre ce texte, très facile d'accès, très complet et remarquablement écrit, et inciter les gens à le lire. On dit aujourd'hui que les ouvriers sont fachos et dépourvus de cervelle, mais ce discours – savamment orchestré par des élites qui sont souvent issues de 68 – est insupportable. 68 est sans doute une histoire générationnelle avant que d'être l'illustration de la lutte des classes, mais cela ne signifie pas que cette lutte soit défunte. Nous demeurons persuadés que seul le collectif peut sauver la société, même dans nos métiers de plus en plus individualistes. Nous continuons de défendre un théâtre collectif, musical, impliquant. On n'entend plus parler que d'efforts à fournir, d'acquis sociaux à rogner, de budgets en baisse : ce qu'a vécu Linhart en usine, nous le vivons au quotidien. Cette retranscription scénique et spectaculaire que nous faisons de ce livre est aussi empreinte de ce qu'est la société actuelle.

Propos recueillis par **Catherine Robert**

•Avignon Off 2018• "L'Établi"... Chronique d'un avant mai 68 où des intellectuels militants côtoyèrent les masses ouvrières

"L'Établi", Présence Pasteur, Avignon

Il y a 50 ans éclatait mai 68, il y a 40 ans paraissant "L'Établi", il y a 25 ans naissait la Cie du Berger. Et en 2018, retour sur une expérience ouvrière peu ordinaire, oublié, mais à l'intérêt documentaire pertinent - et plein d'enseignement - en ces temps de dislocation syndicale, de désagrégation sociale sur fond de libéralisme exacerbé.

C'est la proposition de la compagnie du Berger, troupe à l'expression militante récurrente, à la permanente combativité artistique et pourvue d'un engagement générateur d'une créativité ambitieuse, imprégnée de collectif, soucieuse d'authenticité. Tout en ayant gardé un esprit festif... et populaire... au sens où le peuple aime vraiment à l'entendre !

"L'Établi" est l'histoire d'une immersion, celle de Robert Linhart, sociologue et écrivain, qui entre en 67, dans le cadre du mouvement des "établis", comme ouvrier spécialisé dans l'usine Citroën de la porte de Choisy à Paris. L'intention est ici de vivre le quotidien des ouvriers dans une grande entreprise industrielle parisienne. Assimiler les gestes sans cesse répétés, découvrir les cadences infernales des chaînes de production déshumanisées, apprendre la notion de rentabilité souveraine au détriment des conditions de travail, les relations faussées avec le patron, où la supériorité hiérarchique assène insidieusement sa violence.

Rarement une expérience aussi inhabituelle - des centaines de militants intellectuels iront travailler dans les usines - aura été tentée dans cette bonne vieille Europe, et en France en particulier où une révolution "moderne" modifia pour des décennies non pas les modes de pensée mais le cadre dans lequel celles-ci s'inscrivaient, offrant ainsi plus de liberté à certaines d'entre elles.

Sur scène, une dizaine d'artistes accompagnés par la musique - jouée en direct - pour restituer la véracité de la lutte des classes dans un univers industriel sonore et bruyant, métallique et rude. Un immense montage "tôles et ferrailles" cadre un décor où l'acier semble suer de l'huile ; où les carcasses automobiles - vidéos dévoilant les différentes chaînes de fabrication dont l'inférieure presse d'emboutissage - attendent le début de leur vie mécanique.

Musiques et bruitages imposent leur présence, entre sirènes stridentes, entrechocs de métaux et riffs guerriers de guitare émanant d'un second plan vitré et enfumé, atelier imaginaire d'un probable enfer sonore et musicale. Chacun vaque à ses occupations laborieuses dans une manière de chronique prolétarienne qui démarre par le jour d'embauche de "l'établi"... Et se poursuit jusqu'aux premières grèves qui détermineront le destin de nos protagonistes.

On est ici dans un mix réussi de formes théâtrales documentaire, historique et politique, où différentes situations ou attitudes - dramatiques, sociales, sociétales, idéologiques - apparaissent ouvertement ou en filigrane : le communautarisme et la variété des nationalités représentative des vagues d'émigration des années cinquante, le syndicalisme et sa légitimité, le pouvoir des cadres, la justification du militantisme quel qu'il soit, les relations ouvrières, le choix des revendications, etc.

La mise en scène d'Olivier Mellor vise la reconstitution manufacturière, d'où émane la sueur travailleuse, les fumées et les poussières industrielles et le brouhaha des machines-outils vomissant leurs tonitruantes partitions. En appui de cette astucieuse mise en espace, immense atelier où s'exercent, simultanément ou successivement, les diverses activités vouées à l'assemblage de la "deudeuche", des vidéos montrent, dans un réalisme documentaire, des déambulations humaines et d'autres, plus monstrueuses, de pièces sur les chaînes d'assemblage ou de façonnage. Les comédiens, interprètent, avec précision, avec une réelle énergie, une densité dévoilant une forte implication, une reconstitution qui n'en est pas une mais dont la puissance de jeu ne trahit aucune prise de position, si ce n'est celle collective, connue, de la Cie du Berger.

Celle-ci n'use pas de prise de recul analytique sur une période riche en multiples interprétations, ne voulant pas dogmatiser le propos, mais aborde les dix mois d'immersion de Robert Linhart comme un terrain, une friche, toujours à explorer, à questionner, source d'étonnement mais aussi d'espoirs à renouveler. Le livre de Linhart, la création de la compagnie du Berger sont une représentation d'un fait nécessaire, pertinente, utile, entrant dans leur engagement artistique et humain, ce qui est également peut-être encore le cas pour certains d'entre nous.

N'oublions jamais qu'un jour, un peuple (du moins une partie de celui-ci) essaya de prendre son destin en main. Et créa mille infimes espoirs, mille petits décalages idéologiques, mille petites joyeuses vibrations pour changer notre société, mille petits riens qui changèrent le quotidien... et perdurent encore... parfois. Il serait peut-être temps de renouveler cette espérance !

Encore aujourd'hui, la négation de mai 68, ou la volonté d'en effacer l'héritage, est le résultat - comme un effet de bombe à retardement révolutionnaire - de l'importance de ce qui s'est produit il y a cinquante ans. Cette réfutation, cette volonté d'effacement sont les meilleures preuves de son inexorable empreinte.

Gil Chauveau

CRITICOMIQUE

LA CRITIQUE DE LA SCÈNE COMIQUE

ONE-MAN-SHOW

STAND-UP

IMPRO/SLAM

COMÉDIE

CABARET/CIRQUE

MARIONNETTE

CLOWN

CHANSON

THÉÂÂÂTRE

L'établi de Robert Linhart à l'Épée de bois

Aurélien Ambach-Albertini, Eric Hémon, François Decayeux, Hugues Delamarlière, Marhane Ben Haj Kahlifa, Olivier Mellor, Robert Linhart, Romain Dubuis, Séverin Jeanniard, Séverin « Toskano » Jeanniard, Stephen Szekely, Vadim Vernay

D'après Robert Linhart. Mise en scène Olivier Mellor. Avec Aurélien Ambach-Albertini, Marhane Ben Haj Kahlifa, François Decayeux, Eric Hémon, Olivier Mellor, Stephen Szekely, Hugues Delamarlière, Vadim Vernay, Romain Dubuis, Séverin Jeanniard. Musiciens Séverin « Toskano » Jeanniard, Romain Dubuis, Vadim Vernay.

Spectacle vu le 7 juin 2018 à l'Épée de bois (Paris 12e)

Réserver sur www.fnac.com

L'établi est une équivoque, un double sens. D'abord on comprend qu'il s'agit de la table en bois sur laquelle un ouvrier répare les pièces défectueuses. Mais l'établi c'est aussi un mouvement d'intellectuels maoïstes qui, à la veille de 68, cherche à infiltrer le monde ouvrier pour y introduire une nouvelle forme d'organisation. L'expérience avait également été faite par Jean Rolin dans son livre *L'Organisation* (1996), témoignage plus diffus et littéraire. C'est de façon sociologique que Robert Linhart rend compte de son expérience dans ce récit composé dix ans après, en 1978. Il y raconte une année passée à l'usine Citroën de la Porte de Choisy, parmi les ouvriers français, maghrébins, africains, yougoslaves ou bretons, dans l'esprit desquels il dépose les ferments de la grève lorsque la direction cherche à les faire travailler plus sans les augmenter.

« Qu'ai-je fait d'autre en quatre mois que des 2 chevaux ? Je ne suis pas entré chez Citroën pour fabriquer des voitures mais pour faire du travail d'organisation dans la classe ouvrière », écrit ainsi Linhart. On est dans un théâtre documentaire qui reconstitue, avec le plus haut degré de réalité possible, le monde de l'usine. La scénographie montre cet espace de travail : plaques de tôle qui s'effondrent, fonderie, usinage des matériaux, bleus de travail, mais aussi les pauses, la surveillance, les réunions au bar du coin à écrire des tracts. Le récit raconte le quotidien de l'établi – et de ses collègues – depuis son embauche jusqu'à son licenciement en passant par 68, la grève, le racisme, la condition des immigrés, l'inégalité entre manœuvres et ouvriers spécialisés. On est vraiment au cœur de la machine, dans le système de production à la chaîne.

Sur scène, un narrateur, neuf acteurs, des archives noir et blanc qui défilent et un bruit de fond persistant : c'est la partition jouée en continu par trois musiciens cachés, avec une justesse soutenue. Il y a du bruit, de la fumée, les étincelles surgies du chalumeau. Olivier Mellor donne au livre de Robert Linhart, présent le soir de cette première à l'Épée de bois, la dimension scénique qui la rend perceptible au public.



D'AUTRES CRITIQUES...

Anthony
Kavanagh.com

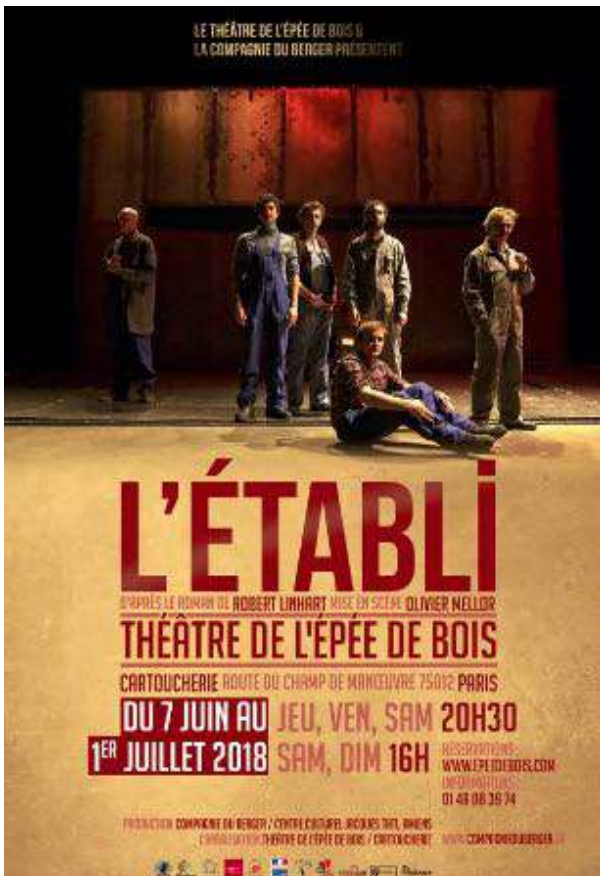
Les Impromptus –
5e édition

aPhone

Vos 2 vils –
Feydeau et
Courteline par
Amar ...

Jean-Jacques
Vanier – A part ça
la vie est b...

Les fenêtres
éclairées – Turak,
théâtre d&rs...



Par Odette Martinez Maler - Lagrandeparade.fr/ 50 ans après mai 68, qu'avons-nous à entendre des idéaux qui ont porté plusieurs centaines de personnes désireuses de changer le monde pour le rendre plus juste et plus humain ?

Et parmi elles, une poignée de jeunes intellectuels qui, dans le sillage de l'explosion de mai, ont choisi de « s'établir » dans les docks et les usines pour comprendre de l'intérieur la réalité vécue par les ouvriers des grandes entreprises et pour tenter d'y fonder des formes de résistance à l'asservissement. Comment l'évocation de ce temps ouvert à l'imagination du possible peut-elle aujourd'hui raviver l'esprit de rébellion et actualiser - dans une société désenchantée voire plombée par la résignation - ce désir d'émancipation ? Telles sont les questions que nous pose la Compagnie du Berger qui présente jusqu'au 1er juillet au Théâtre de l'Épée de bois une adaptation de L'établi le texte que Robert Linhart publia en 1978 aux éditions de Minuit : un texte qui tient à la fois du voyage initiatique, du témoignage de militant, de l'analyse sociologique des mécanismes de la domination sociale.

La mise en scène d'Olivier Mellor nous plonge dans ce mouvement collectif à travers l'expérience vécue par le narrateur de L'établi. Elle épouse le point de vue de ce dernier : un jeune philosophe normalien lié au cercle des militants marxistes- léninistes de la rue d'Ulm qui ont rejoint la « Gauche prolétarienne » fondée par Benny Levy à la fin de l'année 68 et qui s'est embauché comme OS à l'usine Citroën de la porte de Choisy en banlieue parisienne. Tout comme le texte de Robert Linhart, cette mise en scène retrace la découverte progressive du monde violent de l'usine par l'établi : la chaîne, l'épreuve physique des rythmes intenable, le mépris d'hommes réifiés, humiliés, soumis aux machines, les rapports de pouvoirs au sein de la hiérarchie, les logiques racistes qui président aux « qualifications ». Sur la scène de modernes Sisyphe s'échinent à répéter les même absurdes tâches dans un fracas de ferraille qu'amplifie par moment la musique jouée en direct sur le plateau. Sur cette condition ouvrière, la mise en scène n'adopte pas un point de vue extérieur encore moins un regard en surplomb, elle incarne au contraire le vécu subjectif d'un engagement et elle en traduit les différentes facettes: l'élan, le découragement, le doute sur la capacité de mener à bien un véritable travail politique mais aussi l'émotion quand des gestes infimes de compagnons d'atelier tissent au quotidien des solidarités et la joie quand - face à la décision patronale de faire rembourser aux ouvriers les acquis de mai 68 sous forme de travail non rétribué- s'organise le « comité de base » qui impulse la grève. Au fil des scènes qui composent l'intrigue, les comédiens donnent corps à des hommes singuliers et attachants : Mouloud le manœuvre qui travaille avec précision mais pense toujours à sa femme et

à ses enfants laissés en Kabylie, Georges le yougoslave aristocratique et solidaire; le vieux Simon déclassé, révolutionnaire rentré, écrasé par la peur de ne pouvoir subvenir aux besoins de sa femme malade; Christian, Sadok, Primo l'italien antifasciste...et autour de chacun d'eux par touches, se révèlent peu à peu des trajectoires uniques, des mondes particuliers. Mais les tableaux dessinent aussi sur un registre satirique, la silhouette grotesque d'Antoine le chef d'équipe hanté par la peur de plus chef que lui, celle du contre -maître Gravier. Enfin surplombant la poussière, le bruit et la crasse des ateliers, les projections murales de photographies et d'archives cinématographiques font apparaître, ceux qui, tout en haut de la pyramide, décident du sort des « hommes d'en bas » telles d'effroyables figures de dieux tout puissants se jouant cruellement des pauvres vies humaines.

Pour les nécessités de la mise en espace théâtrale, le texte narratif de Robert Linhart écrit à la première personne devient polyphonique : Mouloud, Simon, Christian, Sadok, Primo reprennent à leur compte la voix du narrateur, sa lecture critique de l'humiliation rationalisée mais aussi ses cris de rage. Sur la scène, une communauté éphémère se forge ainsi qui brouille les frontières et les distances entre les individus, comme si la voix du narrateur, affranchie, traversait les corps des autres personnages, leur donnait voix. Comme si la magie du théâtre faisait de ceux que la barbarie douce de l'exploitation capitaliste change en objets jetables, des sujets de parole, de rêve, d'histoire.

L'ETABLI

Auteur : Robert Linhart

Mise en scène : Olivier Mellor

Distribution : Aurélien Ambach-Albertini, Mahrane Ben Haj Khalifa, François Decayeux, Hugues Delamarlière, Romain Dubuis, Éric Hémon, Séverin "Toskano" Jeanniard, Olivier Mellor, Stephen Szekely, Vadim Vernay et la voix de Robert Linhart

Durée : 1h30

Dates et lieux des représentations:

- Du samedi 9 juin 2018 au dimanche 1 juillet au Théâtre de l'Epée de Bois - Cartoucherie (Bois de Vincennes, 75012 Paris) - Jeudi, vendredi et samedi à 20h30, samedi et dimanche à 16h



B4A-B4A

Le coup de cœur du festivalier "L'Établi", de Robert Linhart, vu par Philippe Estivalezes

Philippe Estivalezes vient chaque année au Festival depuis 1983. Cette année, il a vu sept pièces dans le In ainsi que dans le Off. « C'est un très grand cru cette saison ! Je n'ai vu aucune pièce moyenne », affirme le festivalier. Son coup de cœur, "L'Établi", de Robert Linhart, mis en scène par Olivier Mellor à la Présence Pasteur, 13, rue du Pont-Trouca. « Pour moi, c'est du très haut niveau de mise en scène, de costume, de casting, d'éclairage, de force du texte et de direction d'acteurs », assure Philippe Estivalezes pour qui le Festival s'achevait hier. ■

Passion Avignon

Le Festival off se poursuit jusqu'au 29 juillet. Parmi les 1 538 spectacles qui s'y jouent (un nouveau record), voici nos coups de cœur.



La scène est, à Avignon plus qu'ailleurs, le terrain de tous les jeux et toutes les émotions (ici, Rachel Arditi dans « Au début »).

TEXTES : SYLVAIN MERLE
ET GRÉGORY PLOUVIEZ

Conversations intimes, portraits, récits historiques, comédies de mœurs, romances... Il y en a pour tous les goûts.

« AU DÉBUT »

Ils sont quatre autour d'un tourniquet de parc d'enfants, quatre qui vont à leur tour faire chacune le récit de son désir, ou non, d'enfant. Il y a celle qui a tout pris comme cela venait, la plus âgée, dame simple et tranquille. La plus jeune, une bobo ironique qui s'est laissé convaincre pour garder son mec mais n'acceptera véritablement qu'une fois l'enfant né. Celle-là encore, gamine harcelée et humiliée – extrêmement touchante – qui consacre sa vie aux autres et découvre son désir de maternité sur le tard. Lui, enfin, en couple avec un homme et en quête d'une mère... De sa belle écriture, François Bégaudeau tisse quatre portraits croisés de père et mères d'âges, d'époques et de milieux différents. Une belle humanité se dégage de ce spectacle drôle et sensible, tendre et touchant, soutenu par des comédiens d'une grande véracité. (Petit Louvre, 12 h 40).

« LA MACHINE DE TURING »

Regard bleu perçant et diction saccadée, nervosité jusqu'au

bout des ongles rongés, humour grinçant de celui qui se défend... Benoît Solès est prodigieux en Alan Turing dont il retrace l'histoire hors du commun dans ce spectacle passionnant, drôle et sensible. Génie britannique incompris (raconté également dans le film « Imitation Game » sorti en 2015), Turing et ses découvertes ont changé le cours de l'histoire. Il brisa les codes d'Enigma, machine de cryptage nazie, et ouvrit la voie à l'informatique. Enfant timide et bête, humilié réfugié dans les mathématiques, rêveur et visionnaire, Turing ne connaîtra pas la gloire méritée. En cause, sa singularité et son amour des garçons. (Théâtre Actuel, 12 h 5).



L'amour et la guerre sont les deux mamelles de cette « Suite française ».

« KAMIKAZES »

A mi-chemin entre « Festen » et « Huis clos », ce dîner de famille déstructuré déstabilise. S'y contentent des vies en lambeaux,



Rien de tel qu'un dîner de famille pour mettre les pieds dans le plat, comme dans « Kamikazes ».

des fêlures profondes resurgissent, mais on s'y parle sans vraiment s'écouter... Détresse et rancœur effleurent, les piques rageuses et les injures fusent, cinglent. C'est drôle et violent, grave, cru et touchant. En marge de ce banquet des fauves, une femme, seule, paisible, comme invisible aux yeux des autres, reprend inlassablement le même discours, celui d'un grand dîner qu'elle fera. De haut vol, la distribution maintient en suspense cette étrange « cène » familiale orchestrée par Anne Bouvier qui s'est parfois inspirée de Caravage et Delacroix. Sublime. (Buffon, 21 h 35).

« SUITE FRANÇAISE »

L'Occupation. Dans un petit village de Saône-et-Loire, Lucille, qui vit avec sa belle-mère en l'absence de son mari prisonnier, se sent attirée par le bel et cultivé officier allemand qui s'est installé dans leur grande maison bourgeoise. Une attirance gênante, gênée. Pour un peu, elle sentirait en lui un allié contre cette belle-mère hostile. La réalité de la guerre va se rappeler à son souvenir... Virginie Lemoine adapte et met en scène avec classicisme et délicatesse le roman d'Irène Némirovsky, un spectacle subtil, entre petites touches d'humour et tension émotionnelle, que porte Florence Pernel, d'une douceur et d'une élégante sensibilité. (Balcon, 19 heures).

« L'ÉTABLI »

Un grand mur de tôle, des machines-outils, une musique live, rock et industrielle, une sirène, des fumées... Le spectateur est ici immergé dans l'ambiance d'une usine Citroën des années 1960. Cadences infernales, flicage et pression, grève, racisme sont les éléments d'une plongée dans le monde ouvrier guidée par Robert Linhart, jeune sociologue qui s'était fait embaucher comme OS en 1968. Une expérience dont il a tiré un roman ici adapté. Saisissant. (Présence Pasteur, 12 h 50).

« MADEMOISELLE MOLIERE »

Voilà une pièce historique et intime qui s'immerse au sein du mythique couple Molière-Madeleine Béjart. Se joue devant nous la rupture entre la muse et l'auteur. Elle lui a tout appris, l'a guidé, épaulé, il va la quitter pour épouser sa fille, Armande. L'annonce est difficile. De joueurs, taquins ou complices, les mots se font amers, féroces, blessants. Un déchirement pour tous deux. (Buffon, 14 h 50).

« CABARET LOUISE »

Peut-on faire cohabiter Louise Michel et... Johnny Hallyday ? Oui, comme le prouve ce spectacle malin fait de bric et de broc dans lequel on (re)découvre cette figure de la Commune. Ou comment dépoussiérer l'histoire de façon drôle, fine et inventive. (Barriques, 19 heures).

À VOIR EN FAMILLE

« LES ENFANTS C'EST MOI ».

Un spectacle musical, de clown, de marionnettes ? Une comédie ou un drame ? Il faut se lever de bonne heure pour mettre cette création dans une case. Entre un film de Jeunet et Caro et un conte de Grimm, ce spectacle à voir à partir de 8 ans, doux et piquant, léger et profond, drôle et émouvant, est un oxymore à lui tout seul. Sur un thème pas facile, l'abandon maternel, il touche en plein

cœur. Porté par une prose poétique, il est magnifié par Amélie Roman, clown capable de nous émouvoir et de nous faire rire dans une même phrase. Cerise sur le gâteau : la présence « live » d'un guitariste qui signe une chanson de toute beauté en clôture. (*Présence Pasteur, 11 h 25*)

« TOUT NEUF »

Voilà un spectacle clairement destiné à un très jeune public,

dès 2 ans. Petite bulle poético-musicale d'une grande tendresse, il met en scène un trio de musiciens-chanteurs tournant autour d'un drôle d'instrument de musique. Charmant... même pour les parents. (*La Luna, 9 h 40*)

« LA MÉCANIQUE DU CŒUR »

Rien qui ne puisse gripper cette adaptation jubilatoire du roman de Mathias Malzieu, le chanteur de Dionysos, dont le héros, Jack, a une horloge à la place du cœur... Enlevée et maligne, la mise en scène sert l'univers rock'n'baroque, poétique et

fantastique du livre. Drôle et énergique. Dès 10 ans. (*Pandora, 10 h 20*)

« YOKAI »

Ils manipulent avec précaution des miniatures, voitures, meubles ou marionnettes, entrecroquent les existences et précipitent les catastrophes : ce sont des Yokai, créatures maîtresses des destinées. Théâtre d'objets, mime, danse, magie... Au confluent des disciplines, ce spectacle à partir de 8 ans est une merveille. Amusé et ému, on se laisse porter par l'onirisme du collectif Krumple. (*Girasole, 10 h 15*)



Même un nouveau-né rirait des mimiques et du look de la poétique Amélie Roman dans « Les enfants c'est moi ! ».

FABIEN DERABANDERRE



Avignon est tout petit pour ceux qui s'aiment, comme Arletty, Prévert et Carné, d'un aussi grand amour.

OLIVIER BRAÏON

ILS CONNAISSENT LA CHANSON

« EST-CE QUE J'AI UNE GUEULE D'ARLETTY ? »

La vie d'Arletty n'a rien d'un fleuve tranquille, plutôt un tourbillon que retrace avec vitalité cet enthousiasmant spectacle. Gouaille et caractère bien trempé, la lumineuse Elodie Menant incarne fidèlement une Arletty plus vraie que nature. Maîtresse de cérémonie et de son destin, elle passe en revue une existence menée tambour battant, elle, la titi devenue star sans renoncer à sa liberté. Une véritable épopée qui n'occulte pas les heures les moins brillantes de l'icône, cette liaison avec Faune, son Allemand sous l'Occupation,

qu'elle assumera : « Si mon cœur est français, mon cul, lui, est international »... Du Courbevoie natal aux cabarets des Années folles, en passant par les plateaux de cinéma, la mise en scène virevoltante de Johanna Boyé joue la valse à mille temps des décors et des personnages de sa vie. Ils sont trois à les camper tous, parents, ami(e)s et amant(e)s. On y croise Marcel Carné, Michel Simon, Jacques Prévert ou encore Collette. Drôle et touchant, ponctué de chansons, de chorégraphies, c'est enlevé et idéal pour combattre toute morosité. (*Roi René, 13 heures*)

MARIANNE JAMES

La diva cathodique réussit haut la main son passage en classe « jeune public ». Entourée de deux drôles de loustics, « Tatïe Jambon », son sobriquet familial qui a donné son nom au spectacle, propose un voyage musical plein de peps dans lequel elle assume un franc-parler rafraîchissant. (*Le Paris, 11 heures*)

« VOUS AVEZ DIT BROADWAY »

Fan de comédies musicales ? En plus de remettre de chouettes airs en tête et de découvrir des raretés, ici, on remonte le fil historique de ce genre « majeur » grâce à l'érudition solaire d'Antoine Guillaume, charmant conteur et grand chanteur. (*La Luna, 22 h 35*)

UN SPECTACLE À EUX TOUS SEULS

« ICH BIN CHARLOTTE ».

Un vieux buffet et une forêt de gramophones au milieu desquels évolue une silhouette longiligne toute vêtue de noir. C'est Charlotte von Mahlsdorf, douce excentrique, collectionneuse de meubles du XIX^e siècle qu'elle sauvegarde au point d'en ouvrir un musée. Née Lothar Berfelde, cette femme coincée dans un corps d'homme est une figure majeure de la communauté LGBT de Berlin et c'est son histoire vraie que retrace « Ich bin Charlotte », de l'Américain Doug Wright, Prix Pulitzer 2004 pour ce texte. Une existence bravant les turbulences de l'histoire, celle d'un travesti qui refusera de se cacher et survivra aux nazis puis à la Stasi... Il fallait bien la sensibilité, l'élégance et l'explosivité

débridée d'un Thierry Lopez, phénoménal, pour donner vie à cette Charlotte et à la galerie de personnages de cette histoire hors du commun. Joueur et rieur, fin, délicat, il est fascinant. (*Chêne Noir, 20 h 45*)

« 100 M PAPILLON »

Ancien nageur de haut niveau, Maxime Taffanel livre son vécu au travers du parcours de Larie, espoir de la natation qui raccrochera. Alternant mouvements très chorégraphiés du nageur, gestes précis en quête de performance, récit et jeu, il multiplie les incarnations, amis et concurrents, coach au discours musclé, pour dire le sport, les efforts et les espoirs, la perte de sensations puis l'abandon. Captivant. (*La Manufacture, 16 h 25*)

« LE JOUR OÙ J'AI APPRIS QUE J'ÉTAIS JUIF »

Avec un humour à froid et une truculente naïveté, Jean-François Derec fait le récit de la découverte de sa judéité et du monde juif, lui, le petit Dereczynski élevé loin de la religion par des parents qui s'étaient réfugiés en France pour fuir les persécutions. Derrière les rires que déclenche cette pièce pointe l'émotion du déraciné renouant avec son histoire douloureuse. Touchant. (*Chêne Noir, 18 h 45*)

« VENISE N'EST PAS EN ITALIE »

Succès de librairie en passe d'être adapté au cinéma, cette histoire tirée du récit d'Ivan Calbérac est aussi un joli spectacle narrant les tribulations d'un adolescent amoureux, un peu honteux de sa famille. Monté cette année avec un nouvel acteur. Réjouissant. (*Béliers, 12 h 10 ou 17 h 10*)



Avec la Charlotte de Thierry Lopez, nous sommes tous des Berlinoises !

85

Et pour rire...



FABIEN DERABANDERRE

Agnès Miguras est la drôle de Valentine de Rudy Milstein.

« J'aime Valentine mais bon. »

Tendre comédie post-attentats de 2015 sur fond d'identité, de religion et d'engagement, ou les interrogations d'Idal, adolescent lunaire, sur sa vie et son amour pour Valentine. Il l'aime, mais de là à s'engager... (*Chêne Noir, 12 h 45*)

« Les Grands Rôles ».

Mix délirant et jubilatoire des grands tubes du théâtre classique, avec Lady Macbeth façon « Matrix », « le Cid » sauce manga ou Juliette barbu. Décalé, excentrique et irrésistible. (*La Condition des soies, 12 h 35, jours impairs*)

« Et si on ne se mentait plus ? »

Jules Renard, Alphonse Allais, Lucien Guitry ou encore Tristan Bernard déjeunent chaque jeudi ensemble dans un feu d'artifice de mots d'esprit. Ode à l'amitié, réflexion malicieuse sur le mensonge, une drôlerie exquise et jubilatoire. (*Espace Roseau, 13 h 35*)

« Le Potentiel érotique de ma femme ».

Tordue et tordante, cette histoire d'Hector, atteint de collectionnite aiguë et qui rencontre Brigitte après un suicide raté. Rythme élevé, comédiens excellents... Une pétulance adaptée du roman de David Foenkinos. (*La Luna, 19 h 20*)

THÉÂTRE

Retour sur l'Établi au théâtre

23 juin 2018 | Mise à jour le 21 juin 2018

Par Isabelle Avran



Jusqu'au 1^{er} juillet, la Compagnie du Berger propose au théâtre de l'Épée de bois, à Vincennes, une pièce qui met en scène le texte écrit par Robert Linhart, à l'issue de ses dix mois d'usine comme « établi » chez Citroën.

À partir de la fin des années 1960, quelques centaines d'étudiants, militants d'organisations de la gauche non parlementaire séduits par le maoïsme, décident de « s'établir » comme ouvriers en usine et d'y inscrire leur activité militante. Robert Linhart fait partie de ceux-là. Il est embauché comme OS sur le site de Citroën de la porte de Choisy, l'une des pires entreprises en matière d'organisation du travail et de répression antisyndicale. Il y restera une dizaine de mois, avant de s'en faire licencier.

De cette expérience, Robert Linhart tirera un ouvrage de témoignage et d'analyse, paru en 1978 : *L'Établi*. Un nom qui se réfère à la fois au statut de ces militants devenus pour un temps ouvriers, et à la table de travail fabriquée sur mesure par un ouvrier proche de la retraite, qui retape les portières de voitures endommagées avant de les renvoyer à la chaîne, et que le grand patron viendra humilier.

Du livre au théâtre

Cinquante ans après cette expérience et quarante ans après la parution du livre, Oliver Mellor met le texte en scène avec la Compagnie du Berger (d'Amiens), pour une pièce éponyme et très fidèle au texte, jouée au théâtre de l'Épée de bois à la Cartoucherie de Vincennes (Route du Champ de Manœuvre, Paris 12^e).

Elle se veut d'abord, comme le livre, une description de l'univers de l'usine, de la chaîne. À peine entré dans la salle du théâtre et avant même l'arrivée des acteurs, les spectateurs sont projetés dans un univers de métal et soumis au bruit sourd, régulier, des tôles que l'on frappe. Linhart, campé par Aurélien Ambach-Albertini, découvre peu à peu le travail de ceux qu'une hiérarchie réduit à « rien » du fait de leur absence de diplôme ou de leur origine : la majorité de ses collègues de chaîne sont des travailleurs immigrés venus d'Algérie, de Pologne, d'Italie... Il découvre la difficulté des gestes en dépit de leur caractère répétitif et déshumanisé.

Mais il observe aussi les résistances au quotidien. Celles de la solidarité entre ouvriers, celles de la minute gagnée pour fumer une cigarette, celle qui se joue dans les vestiaires, le soir, lorsque chacun se nettoie et troque son bleu contre un vêtement de ville...

Comité de grève

Linhart, lui, est aussi entré à l'usine pour... la révolution. Il se syndique à la CGT, dont le responsable se bat pour faire reconnaître ce qui le tue à petit feu comme maladie professionnelle, de même que nombre de ceux qui ont subi les peintures et autres produits chimiques des années durant. L'ancien étudiant, qui fait circuler livres et journaux, hésite à arracher du temps, le soir, après le labeur, à ceux qui ont hâte de quitter les lieux.

Jusqu'à l'annonce par la direction d'heures supplémentaires non payées. Pour faire payer aux ouvriers la grève et les avancées de 68. C'est alors qu'ils décideront la grève, pour laquelle Linhart propose une lecture critique du rôle de la CGT. Pour lui et ses quelques camarades qui organisent l'action au café des Sports, celle-ci passera par un « comité de base ». Au-delà de la grève, ce sont les méthodes répressives qu'il décrit avec précision : pressions particulières sur les femmes et les travailleurs immigrés (en particulier par des petits chefs, souvent anciens militaires attachés à l'Algérie française), usage de la force brutale de milices patronales, rôle du syndicat patronal qu'est la CFT... Les ouvriers, cette fois, ne gagneront pas cette lutte, mais auront relevé la tête.

Olivier Mellor a su donner à voir ce moment d'histoire chez Citroën par une mise en scène sobre, alternant lectures au micro et jeux de rôles, jouant des lumières et du son, entre guitare électrique et pièces d'Erik Satie... La pièce se joue jusqu'au premier juillet.



Réservations et informations :

epeedebois.com et au 01 48 08 39 74

La pièce sera représentée au Festival d'Avignon du 6 au 29 juillet, tous les jours à 12h50.

À voir aussi à l'Épée de Bois

« 50 ans d'usine »

Exposition de onze portraits et témoignages d'ouvriers et d'ouvrières, sur l'évolution du travail en usine depuis 1968. Un projet de Lulo Leuleu et Marie Laure Boggio, dans le cadre de l'adaptation de *L'Établi*, de Robert Linhart, par la Compagnie du Berger.

« L'ETABLI », MERCI PATRON ! MORCEAUX CHOISY

Posted by [lefilduoff](#) on 26 juillet 2018 · [Laisser un commentaire](#)



LEBRUITDUOFF.COM – 26 juillet 2018.

AVIGNON OFF : « L'établi » d'après le roman de Robert Linhart, mise en scène Olivier Mellor, Présence Pasteur du 6 au 29 juillet à 12h50.

Citroën ce n'est pas que les deuches mythiques (2 CV pour les moins de vingt ans) qui ont bercé – et continuent à bercer – notre imaginaire baroudeur. C'était aussi l'usine de la Porte de Choisy et son syndicat maison à la solde d'un patron menant à la baguette des « ouvriers spécialisés » (lire « sans qualification ») soumis à des cadences infernales. C'est encore, dans le droit fil des événements 68, l'histoire d'une grève mémorable. Une grève qui a vu un jeune étudiant du nom de Robert Linhart prendre une part active, lui qui, comme quelques centaines de militants intellectuels, s'était fait embaucher – s'était « établi » – en tant qu'ouvrier spécialisé pour vivre une utopie : celle de partager l'existence des ouvriers afin de mieux la comprendre.

Décor d'un atelier de production recréé sur le plateau avec son immense mur de métal froid, ses établis recouverts d'outils mêlés à des pièces métalliques, et dans le coin, côté jardin de la scène, un palan géant auquel est accroché un filet rempli de morceaux de carcasses métalliques à assembler qui n'arrête pas d'être hissé au plafond pour s'écraser à grand fracas sur le sol. Dans cet espace consacré à la soudure des pièces de 2 CV, dans l'odeur écœurante d'huiles et autres matières industrielles, dans les bruits assourdissants du métal qui s'entrechoque avec les aboiements du contremaître en blouse grise, un sous-peuple bigarré de

Français pur jus, de Maghrébins, Yougoslaves, Turcs, Polonais, Maliens, Espagnols, Portugais et autres damnés de la Terre, s'affairent en tous sens pour répondre aux injonctions des rendements prescrits par la Direction. Face à la procession sinistre de la grande chaîne, Mouloud répète à l'identique les mêmes gestes, lorsque retentira la sirène il aura achevé sa 148ème voiture de la journée, et lorsqu'il sera mis fin à son service c'est 33000 carcasses de voiture qu'il aura vu défiler devant lui.

Immergé in-vivo, le spectateur entend le narrateur en bleu de travail – un « établi » – commenter au micro sa découverte du monde de Citroën, de son embauche en tant qu'O.S. 2 où l'agent recruteur estampille les nouvelles recrues – « *lui, le campagnard qui sait à peine lire, il posera pas de problème celui-là !* » -, à l'épuisement ressenti le soir de sa première journée, en passant par sa raison d'être ici : non pour fabriquer des voitures mais pour observer les mécanismes de surveillance et répression afin d'organiser la riposte des ouvriers. La peur fait partie de l'usine, elle a le visage de ceux qui surveillent en permanence les manœuvres à l'œuvre.

Vient le moment de l'action, la distribution de tracts pour annoncer la grève. Le syndicat maison – la CFT – chien de garde du pouvoir, terrorisant les ouvriers acceptant les tracts qu'on leur tend. La Réunion au Café des sports d'une poignée d'ouvriers « activistes ». La Grève et, en voix off, le sempiternel et indécent commentaire patronal : « *Laissez travailler les ouvriers. C'est une entrave à la liberté du travail* ». Et en direction des ouvriers immigrés, cet ajout cynique : « *La France vous accueille, ayez la décence de respecter ses lois* ». Menaces patronales en chaîne. Combativité ouvrière boostée par le souvenir du 21 février 44, du groupe Manouchian de « *l'Affiche Rouge* » d'Aragon chanté par Léo Ferré. Meneurs relégués dans des postes à l'écart ou carrément virés suite à des bagarres provoquées par le service d'ordre Citroën. Et puis le cas de ce vieil ouvrier modèle – pas un arrêt de maladie en trente-trois ans passés à pousser le balai – qui meurt un mois après avoir pris sa retraite, comme une obsolescence programmée par l'usine à laquelle il appartenait corps et biens. Ou encore de celui-ci, vieil ouvrier expert qui répare sur son établi les portières bosselées avant leur montage, on va l'humilier en public pour l'anéantir. La grève qui dure malgré les intimidations constantes. Et puis les vacances qui arrivent, les immigrés qui ont la tête tournée vers le retour au pays tant attendu. Le couperet qui tombe sur le meneur « établi » : licenciement pour cause de rationalisation du travail aboutissant à une compression du personnel. Fin des dix mois d'immersion en milieu hostile de « l'établi » [qui en fit un livre portant ce titre, publié en 1978 aux Editions de Minuit].

La dizaine d'acteurs en bleu de travail et blouse grise du contremaître, arpentent l'espace scénique avec l'énergie de combattants confrontés aux rouages de machineries faisant peu de cas de leur humanité, le tout sur fond de vidéos d'archives recréant l'atmosphère de l'époque amplifiée par des musiques industrielles entêtantes. Véritable expérience à (re)vivre, « *L'établi* » – qui se joue à guichets fermés – résonne dans la mémoire comme l'archétype des luttes à venir.

Yves Kafka



 [Critiques spectacles](#), [Critiques TREMPLIN 2](#)

L'ÉTABLI à L'Épée de Bois jusqu'au 1er juillet

By [Jeunes DJL](#)

 12.6.2018



[_ \(http://jeunes-lettres.org/wp-content/uploads/2018/04/ETABLI.jpg\)](http://jeunes-lettres.org/wp-content/uploads/2018/04/ETABLI.jpg) Vu par Aurore GF

Texte d'après Robert Linhart mes Olivier Mellor

L'Etabli est à l'origine un roman sociologique de Robert Linhart paru en 1978. L'histoire raconte le très dur quotidien des travailleurs à la chaîne dans une entreprise Citroën à Choisy durant les événements de 1968.

Dix heures de travail par jour à effectuer mécaniquement les mêmes gestes, dans une atmosphère stricte et pesante, amènent même certains à une dépression. Sur scène, sont présents douze comédiens. L'un d'eux, Aurélien Ambach-Albertini, narrateur de l'histoire (prenant ainsi la place de Robert Linhart) conte son histoire dans l'entreprise à travers ses différentes tâches réalisées mais aussi ses rencontres avec les ouvriers venus de pays étrangers...

L'histoire est racontée sous forme de chapitres. Un écran numérique permet de diffuser certains supports tels que des documents d'époque. (vidéos, photos)

Les décors choisis pour cette pièce évoquent bien l'usine et son ambiance. Ainsi, sur scène, se trouvent deux planches de soudures, des chariots avec des caisses contenant des pièces d'assemblage et du matériel. Les costumes des comédiens m'ont plu car ils correspondent très bien à l'univers de l'histoire et à ceux des ouvriers de l'époque. Tenues de travail : salopettes, combinaisons, casques, chaussures.

Je ne regrette pas mon choix de cette pièce car celle-ci est très intéressante. J'ai eu à quelques moments du mal à suivre mais, cela ne m'a pas posé problème pour la suite de l'histoire... **A conseiller, si vous vous intéressez à cette période particulière de l'histoire « Mai 1968 » !**

Pour suivre toute l'actualité théâtrale DJL : <http://jeunes-lettres.org/blog/>



THÉÂTRE MUSICAL

L'ÉTABLI

La pièce raconte l'immersion d'un intellectuel dans le ventre de l'usine, ses bruits, sa mécanique, l'aliénation, jusqu'à la grève.



Il aura fallu dix ans de silence à Robert Linhart après une année fracassante passée à l'usine pour écrire son livre *L'Établi*, roman sociologique paru en 1978. Quarante ans plus tard, un demi-siècle après Mai-68, la Compagnie du Berger s'empare de l'œuvre pour l'adapter au théâtre, avec justesse. *L'Établi* désigne les quelques centaines de militants intellectuels qui, à partir de 1967, se sont fait embaucher dans les usines ou les docks. C'est aussi la table de travail des ouvriers, celle où ils réparent les portières irrégulières avant qu'elles ne passent au montage. Normalien, Docteur en sociologie, Robert Linhart intègre l'usine Citroën de la porte de Choisy comme O.S.2 peu avant Mai-1968. «*Je pouvais lire dans les yeux de mes camarades de fil l'humiliation de ce rien. On en mène pas large quand on vient quémander un tout petit emploi manuel*», lance face au public le narrateur, Aurélien Ambach-Albertini, qui interprète le sociologue-ouvrier. Autour de lui, des immigrants arabes, portugais, polonais

et des titis parigots, unis malgré tout par un sentiment de classe qui peu à peu mènera à la grève, celle tant souhaitée par Linhart. Des visages singuliers tous avalés par l'usine qui catégorise selon l'origine, qui ordonne une marche, toujours la même, avec ses gestes répétitifs, ses mouvements chronométrés, ses bruits mécanisés. La mise en scène d'Olivier Mellor reconstruit cette atmosphère au cordeau, une plongée dans un univers à part, où la vie s'efface derrière l'ordre et la cadence de l'usine. Le son joue un rôle essentiel ici, persistant, rugueux, puis teinté d'espoir, entraînant. Confinés dans l'ossature rouillée de la fabrique sur laquelle défilent archives et vidéos, Toksano et son orchestre offrent une bande-son en direct avec le musicien et créateur son Vadim Vernay. On les aperçoit derrière des vitres fumées avec des éclairs de lumière puis l'obscurité à nouveau. Comme après la grève, comme les espoirs de cet ouvrier bientôt à la retraite. La fatalité de l'usine, dont il reste ici le témoignage brut et précis, pour se rappeler. / ANAÏS COIGNAC

d'après le roman de Robert Linhart / **mise en scène** Olivier Mellor - Compagnie du Berger / **avec** Aurélien Ambach-Albertini, Marhane Ben Haj Kahlifa, François Decayeux, Eric Hémon, Olivier Mellor, Stephen Szekely, Hugues Delamarlière, Vadim Vernay, Romain Dubuis et Séverin Jeanniard / **à voir** à Amiens

**Retrouvez toute la revue de presse,
reportages TV, radios sur**

http://www.compagnieduberger.fr/crbst_92.html



www.compagnieduberger.fr